

Carnets 2

Novembre 1994

Directeur de la publication : *Annie Tardits*
Rédaction : *Françoise Samson*
Page de couverture : *Catherine Shapira*

SOMMAIRE

1) <i>Editorial</i>	5
2) <i>A Savoir...</i>	
RÉUNION DU 28 JUIN 1994.	
- <i>Chantal Menu</i> : A propos du cartel.....	9
- <i>Francine Bruand-Rouillié</i> : Du cartel.....	12
- <i>Isabelle Floch'</i> : A propos des cartels.....	16
RÉUNION DU 1 ^{ER} OCTOBRE 1994.	
- <i>Claude Lemérier</i> : Note sur les espaces.....	23
- <i>Isabelle Floch'</i> : A propos des espaces.....	26
- Extraits de la discussion.....	30
3) <i>L'air du temps.</i>	
- <i>Marie-Claire Boons</i> : Serge Leclair, un hommage.....	45
- <i>François Balmès</i> : Philosophisterie.....	55
- <i>Jean-Michel Vappereau</i> : Ha ! Mon très hâle ! Ainsi font, font, font.....	60
- <i>Françoise Samson</i> : À lire.....	65
5) <i>Enseignements</i>	67
6) <i>Éphémérides</i>	69

Éditorial

La question de la fin de la cure, qui est primordiale pour une école de psychanalyse, fut le thème principal des *Carnets* n° 1. La manière dont les membres d'une telle école organisent leur travail n'est pas moins importante. Deux réunions ont eu lieu, l'une en juin, l'autre en octobre, où la question des cartels et des espaces a été abordée.

Vous trouverez dans ces *Carnets* n° 2 le texte des exposés qui y ont été présentés ainsi que des extraits de la discussion qui a suivi la réunion d'octobre, celle de juin n'ayant pas été enregistrée. Il ne s'agit pas d'une transcription pure et simple de cette discussion. Tout en essayant de rester fidèle au style oral de chacun, j'ai dû effectuer un résumé des interventions, d'ailleurs sans toujours tenir compte de l'ordre chronologique, et ce dans un souci de lisibilité. De cette discussion, je n'ai retenu que les interventions portant sur le thème des cartels et des espaces, en évitant, toutefois, un trop grand nombre de redites.

J'espère qu'ainsi chacun pourra poursuivre sa réflexion quant à la formalisation du cartel, et à la spécificité de l'espace. Les textes concernant le cartel se trouvent d'une part dans l'*Acte de fondation*, et dans les *Lettres* de l'EFPP n° 18 / 1976 et d'autre part dans *Ornicar ?* n° 20-21 / 1980, et sont disponibles à la Bibliothèque de l'École.

Qu'on se dise aussi que la possibilité de trouver des personnes pour faire cartel existe : on peut passer une annonce dans les *Carnets* ou dans le courrier, soit directement, soit en s'adressant au secrétariat aux cartels et aux espaces (Patrick Valas assisté d'Isabelle Floch' et de Régine Naegely).

Peut-être les textes publiés dans les *Carnets* suscitent-ils réflexions ou commentaires ; ils y trouveraient leur place et relanceraient ainsi les débats dans l'École.

Françoise Samson

A savoir...

A propos des cartels.

Y a-t-il eu des cartels à Dimensions freudiennes ?

Dès les premières rencontres des groupes de travail auxquels je participais, se posait la question de savoir ce que nous formions là. Étions nous un groupe, étions nous un cartel ? Et si c'était un cartel - car c'est curieux, à chaque fois nous étions cinq - qui serait à la place du *plus-un* ? Et d'ailleurs, qu'est ce que c'était qu'un *plus-un* ? Est-ce que quelqu'un s'en souvenait ? Comment définir sa fonction ?

Nous débattions du problème un quart d'heure environ au début des premières rencontres sans que cela ait d'autres conséquences.

De la sorte, tout y est passé : une absence répétée de l'un, tiens voilà du *plus-un*, un autre qui reste muet, encore du *plus-un*. Une fois, cela tombe sur moi, on me colle cette fonction sur le dos. Je veux bien, je m'enquiers, vaguement inquiète de ce que cela recouvre, implique : pas de réponse. La question est réglée. Et puis surgit un étrange malaise d'avoir été mise à cette place dont je n'entrevois pas la moindre ficelle. Me voici investie d'une sorte d'O.V.N.I. théorique encombrant.

A quels mystérieux critères avais-je répondu sans le savoir ? J'ai même été jusqu'à penser que peut-être, en tant que *plus-un*, j'étais dispensée de revenir la fois suivante et, pourquoi pas, toutes les autres fois.

Cela a eu pour effet qu'après coup, je suis allée y voir d'un peu plus près.

À l'époque, je me suis débarrassée du machin assez vite. Si cela avait eu un effet de réel, il n'aurait pas été possible d'en faire quelque chose.

Pourquoi avons nous laissé tomber cette question ? Comme si les cartels ne pouvaient se former n'importe où, comme si ils se formaient plus volontiers dans le lieu qui leur a donné naissance, une École.

Alors, en relisant les Lettres de l'École freudienne, n°18, Journées des cartels, 1975, l'idée m'est venue de faire une sorte de relevé systématique de ce que pouvaient avancer les élèves de Lacan, onze ans après, à partir de l'expérience des cartels qui avaient été la leur, concernant la fonction du *plus-un*.

Des cartels, certains témoignent qu'ils en firent l'expérience, d'autres non.

Ce petit retour en arrière servira, je l'espère, d'amorce pour relancer la question.

Je précise que je ne reprends pas à la lettre ce qui fut dit, c'est une reformulation, non exhaustive. Quelques citations, tirées des séances portant le titre *Du "plus-une"* (p.219 à 246), pourtant, en guise d'armature, retenues comme points forts au cours des échanges, qui en ont balisé le cheminement ou qui font métaphores éclairantes.

L'ouverture de ces journées commence par un retour au texte de l'Acte de Fondation de 64, c'est à dire ce que Lacan formalise du travail en cartels :

"Pour l'exécution de ce travail, nous adopterons le principe d'une élaboration soutenue dans un petit groupe, chacun d'eux (nous avons un nom pour désigner ces groupes) se composera de trois personnes au moins, de cinq au plus, quatre est la juste mesure, *plus une* chargée de la sélection, de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun".

Ensuite, sur la fonction du *plus-un*, les débats s'engagent :

- la fonction du *plus-un*, dans le sens $x+1$, serait ce qui, borroméennement, noue toute la chaîne individuelle. Le *plus-un* du cartel est dans la position de sujet, soit de 1 en plus.

- Le *plus-un* est une place vide, interchangeable.

- le *plus-un* est : "La fonction de l'absent, et ce que nous pourrions appeler de l'objet, en tant que la clinique le définit" (Lacan).

- le *plus-un*, comme l'interlocuteur absent mais représenté et défini pour chacun comme l'interlocuteur à qui l'on s'adresse pour garantir une parole pleine : l'analyste, le contrôleur, le patient, soit un tiers symbolique.

- le *plus-un* comme effet de groupe, se retrouver pour pouvoir parler à d'autres, élaborer ce qu'on n'aurait pu faire seul.

- le *plus-un* comme l'en plus, c'est à dire ce qu'on attend de quelqu'un mis en place de représenter cet en plus, et qui n'est pas forcément un leader. La nature de cet en plus attendu change et, changeant, change la personne mise en place de l'incarner, pour un moment.

- le *plus-un* comme celui qui, dans un groupe, et il y en a toujours un, dit "je ne comprends rien".

- le *plus-un* comme celui qui serait en position de passeur, qui témoignerait que ça a passé, qu'une métaphore a eu lieu.

- le *plus-un* comme celui qui, dans un groupe, soutient le désir de l'Autre.

- le *plus-un* comme un Nom qui ne répond pas.

- le *plus-un* comme la personne sur qui on puisse s'appuyer pour parler.

- le *plus-un* comme moyen de formulation, à opposer à une discussion entre copains, formulation qui permet le passage de ce qui se dit au grand groupe, à l'École.

- le *plus-un* comme sujet supposé savoir qui permet qu'il y ait un transfert de travail.

- le *plus-un* comme la personne qui va permettre la quête de la Chose. Dans ce sens, la fonction du *plus-un* serait ce réel en jeu ou la personne soutenant ce réel en jeu.

- le *plus-un* serait cette petite chose détachable du tout, qui définirait tout le reste, et aussi permettrait de définir le cartel dans le sens de son point de finitude.

- le *plus-un* comme témoin que quelque chose fonctionne sur le mode de l'appareil psychique.

- le *plus-un* comme la personne plus psychanalyste que les autres, c'est à dire celle qui s'étonne de ce qui se passe et se demande alors ce qu'elle fait là, que ce soit elle qui soit *La Question* sans le savoir elle-même. Elle serait alors en position de stimuler, de provoquer le désir de l'Autre, l'Autre étant le cartel, soit de solliciter le désir inconscient.

- le *plus-un* d'un cartel est donné par le fait qu'un cartel a à rendre compte de son travail dans l'École.

- le *plus-un* comme permettant d'éviter deux écueils majeurs : celui de la figure totalitaire fondé sur les identifications et celui du libéralisme fondé sur la république des "ego".

- la fonction du *plus-un* serait de faire obstacle à l'intersubjectivité, comme dans le Schéma L, elle se trouverait sur l'axe S.A, permettant d'échapper à l'imaginaire et pouvant donner au groupe la possibilité de produire, de métaphoriser.

- le *plus-un* serait à mettre au niveau du "pour", du "pour" de l'aphorisme de Lacan : "le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant." Ce "pour un autre signifiant" situerait le *plus-un* comme passeur, l'autre signifiant serait l'École.

- ce qui cause les cartels, c'est l'École et donc la psychanalyse.

- il faut faire la différence entre "le un en plus" et le "*plus-un*". Le "un en plus" est ce qui se produit comme sujet, le "*plus-un*", c'est ce qui est à la limite de la structure, qui la fait consister et l'ouvre à d'autres structures. Le *plus-un* permet la connexion des cartels aux autres structures d'École.

- le *plus-un*, situé au niveau de la quête de la chose, comme ayant à maintenir cette dimension de la mort pour l'avènement du discours théorique, comme l'analyste, qui essaie de réaliser une élaboration théorique, est maintenu dans son Être pour La Mort.

- le *plus-un*, c'est la personne chez qui on se réunit.
- le *plus-un*, c'est ce qui fait tenir ensemble les analystes dans le travail avec le réel qui les convoque : en plus.

Journée du Dimanche : "Du *plus une* et la mathématique" (Lettres de l'E.F.P. n°18, p.248 à 259).

- le *plus-un*, "serait comparable à la fonction d'un tuteur de collège anglais, dont la fonction ne relève pas d'une direction théorique, mais d'un arrangement qui a un caractère empirique. Il est chargé de la sélection, de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun." (Mustapha Safouan).

- le *plus-un* comme garant que les choses se passent dans le groupe au-dessus de la barre de signification, c'est à dire soient suffisamment métaphorisées pour être communicables, entendables par quelqu'un qui n'est pas en relation duelle, comme permettant qu'une parole soit dite avec la castration.

- le *plus-un* devrait être payé, ce qui représenterait la dette pour l'accès au symbolique.

- le *plus-un* comme permettant de soutenir le rapport que chacun peut avoir à son travail, à ce qu'il a à dire. C'est un rapport qui, sinon, peut se relâcher.

- "l'infinitude latente, c'est justement ça qui est le *plus-un*" (Lacan à la suite d'une intervention de Daniel Sibony).

- "Et puisqu'on en vient d'emblée aux traces, et par là au fil de l'écriture, je dirais qu'un ensemble d'êtres parlants ne tient qu'affilié à une écriture en cours, aux impossibilités d'une écriture, ou encore, si elle a la prétention d'être déjà accomplie, à la nécessité

de la préserver, de la transmettre et par la suite, la grignoter, la ruminer, la consommer..."

Et, un peu plus loin, toujours Daniel Sibony :

"Si il y a un *en-plus* dans ce groupe, c'est l'*en-plus* du théorème *imminent*, je veux dire celui qui n'est pas écrit mais sur le point de l'être. C'est important, le théorème imminent, qui est là, sur le métier, en cours de travail, c'est à dire, ce qui va dans un moment, si la chance sourit, boucler une parole errante, ponctuer des associations libres et curieuses, en attente."

Vient ensuite une discussion sur les mathématiques et la psychanalyse qui à elle seule pourrait faire l'objet d'un travail en cartel.

Je trouve intéressant que cette fonction de plus-un, proposée par Lacan à L'E.F.P. ait été maintenue comme question, maintien propice à ce qu'on s'y attelle, comme à une énigme reflétant en elle-même la chose du groupe à cerner, c'est à dire un instrument conceptuel bâti sur le modèle même de ce qu'il y avait à cerner.

Chacun a pu y décliner, au travers de sa propre démarche, la fonction du *plus-un*.

Et Lacan de maintenir la question:

"Je suis là pour une fonction tout à fait précise, ce serait cette chose que j'ai écrite et dont bien sûr personne ne s'est aperçu parce qu'elle n'est jamais qu'un grafouillage : le mettre en quelque sorte sur ce que vous représentez de place publique et de vous y intéresser, si je puis dire. Je veux dire par là, qu'après tout, il vous viendra peut être à l'idée que c'est une question. C'est une question bien-sûr que je ne pose que parce que j'en ai la réponse et j'essaierai de vous la dire dans ce qui viendra par la suite."

Je termine avec quelques réflexions.

Le *plus-un* dans un cartel est la condition pour une École qu'il y ait de l'inconscient et du désir en jeu, en circulation, pour qu'il y ait, de cet en-plus, possibilité de métaphore et de production et non pas reproduction théorique en bonne et due forme.

Quel désir soutiennent les analystes quand ils se mettent ensemble dans un cartel ? Si le *plus-un* est ce reste, ce réel en jeu, quel est l'Autre de l'adresse ? On pourrait répondre l'École, la psychanalyse, si tant est qu'elle se laisse produire par le désir et soutenir par le désir.

Qu'en est-il quand une École inverse le processus et capitalise la vérité, en savoir sur le désir ?

Qu'est ce qu'une École, par exemple, qui se met à avoir des réponses, qu'est ce qu'un analyste qui se met à avoir des réponses sur ce qui comblerait l'Autre ? Est-il possible, alors, d'inventer quoi que ce soit ? La condition d'invention pour un sujet, pour un cartel n'est elle pas libérée par la découverte que de réponse, dans l'Autre, il n'y en a pas ?

Dans ce sens, le cartel dans une école doit rester un lieu où chacun puisse se réapproprier la théorie, mettre à l'épreuve sa parole, à partir de son propre désir, pour que l'École, loin d'être une communauté de biens, reste une communauté d'expériences.

Claude Lemérier

Note sur les espaces.

A la création de Dimensions freudiennes, j'étais allé jusqu'à penser que l'association pouvait être une fédération d'espaces, déclarés chacun selon la loi de 1901. Il m'a été opposé, il faut le dire, par à peu près tous les "responsables", que ce serait "ingérable".

Aujourd'hui, je pense que c'est simplement impossible en raison du nombre que nous sommes : trop peu d'espaces, à court terme, vont se former sans doute avec trop peu de membres, même si la question peut se poser, un jour, d'instituer des relations entre l'École, en tant que telle, et des associations déjà constituées. Nous verrons bien.

Reste l'intérêt, pour nous, qu'il existe une pluralité de lieux sous l'égide, voire sous l'autorité de l'école, et qui ne s'organise pas selon une hiérarchie pyramidale.

Dés lors que les principes fondateurs de l'école sont admis, que penser d'un espace en formation dont les initiateurs auraient le souci de s'opposer à son fonctionnement et à des procédures qui la justifient ?

Alors, quelle pourrait être la raison, sinon la mission bien comprise, des espaces ? Je dirais de tamponner la jouissance qui fabrique une foule sans autre principe que l'amour de l'ordre et des ordres ; la diluer au bénéfice d'un travail organisé sur le mode du cartel.

Il s'est produit ceci que, jusqu'à présent, les espaces ont absorbé les cartels. On peut penser que beaucoup ont trouvé leur bonheur dans des réunions d'espaces ou de "sous espaces" sans plus voir l'utilité de faire un cartel. Le travail s'en est-il ressenti ? Ce n'est pas clair dans tous les cas.

On peut au moins se réjouir que l'espace et ses responsables n'aient pas fonctionné comme autorité aiguillonnant les simples membres à produire...

Aussi bien, il a été dit, au contraire, que l'espace serait l'instrument d'un "appui logistique" pour ses membres, certains d'entre eux, tous ou un seul, peu importe, pourvu que ce soit la réponse à une initiative de travail.

C'est d'ailleurs, précisément, l'origine même d'un espace que d'être un regroupement de projets d'études autour d'un même axe. Au-delà de ce qui l'origine, l'espace doit être l'instance qui mène à bien avec les autres instances de l'école, la publication du travail de ses membres, la publication ne se réduisant pas à l'écriture. Institutionnellement, cela pourra-t-il se traduire par un secrétariat aux publications qui s'adjoindra des responsables d'espaces chargés, pour le coup, de gérer l'affaire avec les autres secrétaires ?

Enfin, il ne faut pas abandonner le principe que chaque secrétaire de l'école est élu par l'A.G. sur un projet, le moins flou possible, et doit, l'année suivante, faire état de sa mise en oeuvre.

On constatera qu'il ne s'agit plus là que chaque espace forme avec les autres une coordination. C'est un fait que jadis ladite coordination "n'avait pas d'objet", c'est le mot d'Annie Tardits ; j'y ajouterai "...autre que politique".

Pourtant, je ne suis pas sûr que la coordination ait fonctionné vraiment comme un contre-pouvoir, ce qui pouvait se concevoir comme contre expérience de l'ECF.

Pas plus qu'à l'ECF, il n'y eut de concertation pour subvertir Dimensions freudiennes. Quelque complicité dans un peu trop de jouissance, à l'occasion de telle réunion, pas plus. Les analystes ne font guère d'orgies, ils s'insultent plutôt...

Quoi qu'il en soit, l'expérience n'a pas été poussée de faire fonctionner l'espace comme barrière aux effets de groupe les plus paralysants.

Qu'un espace ou un cartel se croit le meilleur ne devrait pas être objet de scandale pourvu que leur ambition ne voile pas

l'intérêt toujours énigmatique pour la psychanalyse et que toute latitude leur soit donnée de le démontrer.

Au fait, que peut bien vouloir dire "les meilleurs" ? Qui travaille bien, mieux, qui en sait long, qui est moins dupe ? Il est bien difficile de donner une définition univoque du travail.

Pour nous analysants, analystes, passants à venir, seule la notion de risque assumé dans la forme que prend le travail lui donne sa valeur.

L'école pourra se féliciter de rencontrer chez le public un assentiment, un brin d'enthousiasme, s'ils viennent sanctionner ceux, celles qui se seront exposés sans pathétique excessif...

Ça implique donc un intérêt particulier pour la psychanalyse et le voeu, dieu sait pourquoi, qu'elle subsiste. Je passe sur cet intérêt, j'attends des lumières de mes pairs. Je ne fait que supposer que ça s'évalue pour chaque sujet aux résultats que ça donne.

Historiquement, vous le savez à lire les Écrits, le prétendu intérêt a donné des cohortes d'embaumeurs. C'est à dire que la pratique a perduré telle qu'en elle-même, entourée des bandelettes de la théorie.

Je fais l'hypothèse que les espaces - je ne me suis pas éloigné du sujet - peuvent être un lieu d'enseignement pour l'école et pour l'extérieur et surtout, un lieu où l'on peut se laisser enseigner : par le mélange dont ils sont faits, d'analystes et de non analystes au sens le plus banal, par la possibilité de côtoyer des gens dont le savoir est utile et méconnu, les uns, membres de l'association, les autres, non.

Ne pas rester entre soi. Entre soi, rapidement, la jouissance déborde : c'est la horde.

Ce qui n'est pas passé dans l'analyse passe dans l'institution : c'est la passion des analystes et non plus refuge ni base d'opération.

À propos des Espaces.

Les espaces ont été l'invention de Dimensions freudiennes et sont nés d'une nécessité : celle de maintenir la place vide de la fondation.

Cette modalité nouvelle de travail a posé bien des questions et suscité bien des mises en garde : il ne fallait pas que les Espaces fassent éclater l'association en baronnies gérées par des leaders, il ne fallait pas que les Espaces aient une durée illimitée pour parer aux effets de colle, il ne fallait pas que les Espaces se mettent à garantir la formation des analystes, il ne fallait pas que les Espaces se constituent en entités juridiques propres mais que leur homologation soit conforme aux statuts de l'association de l'époque.

C'est dire qu'aussitôt inventés et proposés, dans un moment d'euphorie fructueuse, celui de la création d'une nouvelle association, les Espaces se sont difficilement mis en place.

D'avoir été inventés comme condition du maintien de la place vide, ils n'ont pas échappé à la suspicion génératrice de précautions. Il était nécessaire dès le départ d'en circonscrire la place et les limites, de les définir et de les cerner par une approche négative : tout ce qu'ils ne devaient pas être, tout ce qu'il fallait éviter.

La question de savoir ce qu'ils pouvaient être positivement, de pouvoir les investir dans la pratique comme Espaces de travail productifs a mis du temps.

Certains Espaces ont pu fonctionner ; pour d'autres, ce fut moins évident.

Il reste que les Espaces n'ont pas été suffisamment mis à l'épreuve à Dimensions freudiennes. Qu'en sera-t-il à l'École de psychanalyse Sigmund Freud?

On se dit que les Espaces pourraient bien servir à quelque chose. Est-il possible de réinventer les Espaces pour l'École

en tenant compte de l'expérience passée, d'aller plus loin, ou bien s'agit-il seulement du sauvetage d'un signifiant qui insiste ?

L'idée de les maintenir, ces Espaces, n'allait pas du tout de soi pour certains, du moins avant les vacances, à recueillir certains doutes exprimés durant les rencontres du groupe qui s'était proposé de réfléchir aux Espaces et aux cartels pour l'École.

Les avis étaient partagés, en fonction des expériences de chacun. On les trouvait nécessaires, ou on ne voyait plus du tout l'utilité de les maintenir, on s'en méfiait ou bien on s'en désintéressait carrément.

Tout d'abord, je dirai quelques mots à propos de mon expérience de travail en Espace à Dimensions freudiennes.

D'un point de vue pratique, je trouve que les Espaces ne l'ont pas été, pratiques.

A partir du moment où j'avais choisi un Espace, il m'était difficile d'aller voir ce qui se faisait dans les autres. Après une ou deux incursions dans les Espaces autres, je renonçai. L'accueil était bon, là n'est pas la question, mais les enjeux de travail ne me semblaient pas clairs, soit par manque de faire savoir, soit parce que j'ai pu sentir que ce qui faisait trait d'union entre les personnes était un peu plus du côté du politique que du côté de la psychanalyse. Ce qui fut, d'ailleurs, le temps passant, très nettement le cas pour ce qui était de l'Espace auquel je participais. Les difficultés de l'Association s'affirmant, cet Espace, dans lequel au départ il était question de clinique, s'est proposé comme Espace de conciliation pour que puissent s'y rencontrer les protagonistes en désaccord et tenter de solutionner ainsi la crise de l'association.

J'y participais et de fait ce n'était plus un Espace. C'est un exemple de dérapage parmi d'autres qui ne faisait qu'entériner la dissolution des liens de travail à ce moment là.

Un autre problème rencontré tenait à la lourdeur de la procédure. Le temps passé à élaborer les statuts des Espaces. Il nous a fallu quatre à cinq séances de travail avant de pouvoir parler de clinique, à raison d'une séance tous les mois et parfois tous les deux mois.

Un autre point me semble à interroger, outre le fait que cela rendait l'orientation et le repérage mal aisés, c'est le choix des noms de certains Espaces. Entre un "Question de Transfert" ou un "Ourdir" et un "Diablogues", seul le premier rétérait clairement à la

psychanalyse. Ces deux dernières appellations nécessitaient un décodage. J'ai dû expliquer plusieurs fois qu'à Diablogues, on ne parlait pas de théâtre, mais de clinique. C'était peut-être là aussi le reflet d'un certain imaginaire de groupe qui faisait notre bain quotidien. De tels noms m'évoquent une appellation privée, une marque, une certaine appropriation de la psychanalyse fonction d'un symptôme ou encore signent une forme de résistance à la psychanalyse.

"Ça fait société secrète, votre groupe" m'est resté dans l'oreille et résume que la mission d'ouverture des Espaces ait pu être empêchée.

Pour finir, je crois que les causes de certains dysfonctionnements des Espaces du temps de Dimensions freudiennes tenaient à l'imaginaire, soit que leur mise en place ait souffert de contention, à peine inventés ils étaient déjà suspects de garantir une place vide, ce qui a pu faire tourner l'énergie en défiance, soit que leur création semble, dans un enthousiasme débridé, servir d'autorisation à des "Espaces - mots de passe".

Si l'expérience des Espaces est à poursuivre, il s'agirait alors de s'en réapproprier l'outil et peut être de recoller à ce terme le "de travail". Espaces ou Espaces de travail, cela ne sonne pas tout à fait de la même façon.

Espaces de travail, cette appellation les réinvestit du côté de leur fonction et un peu moins du côté de la place vide, c'est à dire de ce à quoi ils parent : que cette place soit occupée, et un peu plus du côté de ce à quoi ils obligent : à tisser des liens de travail, travail dont on aurait à rendre compte pour une École.

Leur rôle doit être de maintenir ces liens au sein de la communauté, tout en assurant le lieu d'un frayage possible avec l'extérieur : faire travailler ensemble des personnes d'horizons différents qui ont des expériences cliniques particulières et dont l'avancée dans le travail n'est pas la même.

Ils représentent la possibilité, pour tous ceux qui sont intéressés par l'aspect associatif, mais pas forcément par une École, de venir y travailler, pour éventuellement passer, dans un temps qui serait le leur, aux travaux d'École.

Les Espaces devraient avoir un rôle de propositions d'enseignement, d'organisation de Colloques, ce qui s'est déjà produit, et devraient être tenus de faire connaître régulièrement

leurs travaux, d'en rendre compte par des exposés ou des journées de présentation.

L'articulation des Espaces pourrait se baser sur des axes précis et larges, pour éviter l'atomisation du champ qui est le nôtre. Je pense là au texte de Fondation de l'EFP qui divisait en Psychanalyse pure, Psychanalyse appliquée, Psychanalyse et sciences affines, trois grandes lignes à partir desquelles il serait possible de thématiser.

Cela peut donner matière à discussion.

Je termine en évoquant, à titre d'exemple, les propositions qui furent faites par le groupe qui réfléchissait sur Espaces et Cartels, et qui nous ont semblé intéressantes à explorer en Espaces.

1 - L'articulation clinique-théorie (par exemple l'articulation entre la topologie et les cures pour favoriser les confrontations théoriques, les divergences, que cela s'expose et se débattent).

2 - L'histoire de la psychanalyse. Entre autres, l'élaboration de la théorie liée à des modes temporels (Freud et la thermodynamique ou plus récemment les neurosciences), c'est à dire travailler sur les liens qui peuvent exister entre des courants idéologiques modélisant les choix théoriques et cliniques et leur mode de conceptualisation dans le champ de la psychanalyse.

3 - Psychanalyse et champ social : Situation de la psychanalyse actuellement, entre science et religion ?

4 - Psychanalyse d'enfants.

5 - La place de la psychanalyse en institution, les psychothérapies en institution : comment rendre opérant le discours analytique en institution ?

6 - L'argent et la psychanalyse.

Extraits de la discussion

Françoise Samson : Les propositions présentées par Isabelle Floch' me semblent très intéressantes, en particulier celle sur l'histoire de la psychanalyse. Je trouverais en effet très souhaitable qu'il y ait un enseignement de l'histoire de la psychanalyse. Bien, la discussion est ouverte.

Charles Nawawi : Qu'est ce qu'un espace ? Je ne suis pas actuellement encore suffisamment convaincu que l'espace serait susceptible de pouvoir tamponner la jouissance des effets de groupe. Qu'est-ce qui est spécifique de cette structure-là ?

Jean-Guy Godin : Il a fallu attendre 1980 pour que Lacan nous donne la formalisation du cartel, au moment même où l'EGP était dissoute. Ce qu'il a formalisé, c'est le *plus-un*, qu'effectivement on peut brancher sur l'espace. Dans ce qu'il donne au moment où on cause des cartels dans l'EGP, c'est l'espèce de comparaison entre ce que serait la psychanalyse pour les psychanalystes et ce que seraient les mathématiques pour les mathématiciens. Maintenant, ce qu'on a trouvé au moment où on était asphyxié dans l'EGF, c'est un espace de travail qu'on a mis en marche et proposé à un certain nombre de gens. Mais je ne pense pas que ce soit une structure très formalisée. Il faut voir comment on peut s'en servir, ce n'est pas un outil véritablement au point, c'est pour moi une structure mixte, à mi-chemin entre le cartel et l'association. La formalisation du cartel par Lacan, en 1980, n'a pas empêché les cartels de fonctionner avant cette date. Il y avait des cartels de dix personnes, par exemple, et des *plus-un* qui n'existaient pas.

Charles Nawawi : Tu dis que le cartel a été formalisé complètement en 1980, bien, mais il y a quand même quelques éléments antérieurs à cette date. C'était une structure en adéquation directe avec

l'inconscient structuré comme un langage. Lacan a trouvé une structure qui permettait dans le travail entre analystes une position d'analysant. Dans une association aussi numériquement faible que la nôtre aujourd'hui, est-ce que la mise en place d'espaces est une nécessité par rapport à nos positions théoriques ?

Brigitte Lemérier : L'espace n'a-t-il pas été, à l'origine de son histoire, comme l'a dit J.G. Godin, inventé plutôt du côté du traitement du groupe que sur une base théorique, comme le cartel l'a été par Lacan ? Cette question pourrait être un point de départ pour examiner la situation actuelle dans l'École. Vous avez parlé, Isabelle, du lien entre l'espace et cette place vide du temps d'avant. Pourriez-vous le déplier, cela ne me paraît pas évident.

Isabelle Floch' : Cela rejoint ce que vous venez de dire : c'est une modalité qui serait du côté du traitement du groupe.

Marie Lindenfeld : Quand vous avez dit maintenir la place vide de la fondation, cela m'a fait penser à vide sanitaire, c'est à dire à ce qui est en dessous de la construction pour maintenir la ventilation et éviter les remontées d'humidité. Quand cette aération n'est plus faite, que le vide sanitaire est obstrué pour une raison ou une autre, la maison sent mauvais. Je suis surprise de voir à quel point il y a un souci de formaliser une place vide, qui est effectivement nécessaire, mais à condition qu'elle reste vide, c'est à dire qu'elle ne soit pas institutionnalisée, qu'elle fasse partie des principes fondateurs. Il me semble qu'on se trompe en formalisant les principes, en les rigidifiant, en les orchestrant, alors ils ne font plus leur fonction de ventilation.

Claude Lemérier : Pour reprendre ce que disait Godin : la situation à l'EGF était-elle si exceptionnelle, si rare ? Je parlais des méfaits d'une hiérarchie pyramidale, c'est cela que je veux éviter, rien de

plus, mais je suis incapable de formaliser ce qui serait un vide sanitaire, expression que je reprends.

Marie Lindenfeld : Pourquoi faudrait-il que cela soit mis en statut ? Il me semble avoir rencontré cette question dans plusieurs autres lieux institutionnels, et c'est toujours en réaction défensive par rapport à une expérience antérieure douloureuse.

Claude Lemérier : Un espace qui travaille est amené tout naturellement à faire part de ce qu'il a appris par son travail et ainsi il enseigne le reste de l'association. Mais il a d'autre part la possibilité de faire appel à des gens de l'extérieur pour profiter de leurs lumières et de se laisser enseigner à volonté par ces personnes qu'on pourrait dire hétérogènes.

Jean-Michel Vappereau : Je suis tout à fait d'accord avec l'analyse que faisait Godin. Mais je voudrais revenir sur le tirage au sort. Quand Lacan parle du tirage au sort, dans le séminaire après la dissolution, au moment où il lance la Cause freudienne, il précise que le tirage au sort est fait pour vectorialiser l'ensemble, pour éviter grâce au tourbillon, cette organisation pyramidale. Mais le tirage au sort pour former des cartels me paraît devoir être écarté, c'est ainsi que je comprends la réponse donnée à Pierre Soury par Lacan en 1980. De plus on élude ainsi la question de la formation du cartel et celle du choix. Il arrive que des gens veulent travailler ensemble parce qu'ils veulent étudier la même chose, ils ont souvent des intérêts très hétéroclites et pourtant ils se choisissent le même *plus-un*. C'est là qu'on voit pointer la pyramide. Enfin la durée d'un cartel étant de deux ans maximum, cela préserve le tourbillon. Le *plus-un* n'est justement pas un chef. C'est avec, en arrière fond, la théorie des ensembles que la réflexion de Lacan s'organise autour de cette histoire de *plus-un* et de cartel. Dans les *Lettres* de l'EFPP n° 18, p.328, Lacan relève une très bonne intervention de Philippe Girard qui avance que le cartel pourrait être une tentative d'éviter

deux types de regroupements, le type totalitaire avec les phénomènes d'identification etc., et celui qui a diffusion actuellement, le libéralisme. Lacan n'a pas puisé cette idée de cartel seulement dans la théorie des ensembles, il l'a trouvée chez Bion. Il faut se reporter au texte de Lacan, *La psychiatrie anglaise et la guerre*, vous y lirez l'admiration de Lacan pour le toupet de Bion, au moment où il s'agissait pour les psychiatres anglais de participer à l'effort de guerre et de former une armée de toute la population assiégée (les Allemands étaient en Normandie et occupaient toute l'Europe). Bion, donc, devait s'occuper des gens réfractaires à toute organisation, justement, et il leur a dit simplement la chose suivante : mettez-vous en petits groupes et faites n'importe quoi, tout ce que vous voulez. Ma thèse est que Lacan a trouvé que cela pourrait marcher avec les analystes, qui ne peuvent pas partager quoi que ce soit - même l'objet a ne se partage pas - et qui ne peuvent pas se regrouper comme les autres.

Annie Staricky : Bion ne leur a pas dit de faire n'importe quoi, c'est tout le contraire, il les confronte à leur responsabilité. C'étaient des réfractaires complètement identifiés aux déchets de la société à qui on n'avait jamais confié la moindre responsabilité.

Daniel Bartoli : Enfin, des réfractaires, on en connaît d'autres, en particulier dans les hôpitaux psychiatriques. Il y a des crétins qui ont proposé, en se référant à ce texte, à des réfractaires de prendre des responsabilités, dans le sens où le dit J.M. Vappereau, et on a vu les résultats !

Jean-Michel Vappereau : Lacan dit que le lien dans le cartel est tel que chacun a à se tenir pour responsable de l'ensemble, si un s'en va le cartel se dissout. Mais, concernant la place vide et le *plus-un*, il me semble qu'il s'agirait plutôt de la coupure, de la coupure pulsative dans la structure. C'est dans l'analyse qu'il fait de la situation de la psychanalyse en 1956 que Lacan parle pour la

première fois du *plus-un*, même à propos du nombre 2 qui se réjouit d'être impair. "Tout à l'égout sont dans la nature", c'est un rébus de Marcel Duchamp et je crois que cela a à faire avec notre propos, pour reprendre cette idée de tout à l'égout. Comme l'a rappelé Godin tout à l'heure, Lacan avance qu'il serait souhaitable que les cartels travaillent comme les mathématiciens travaillent. Il dit que les mathématiciens s'adressent aux mathématiques comme à une personne. Nous avons eu avec B. Lemérier une amorce de discussion, à Aix.

Brigitte Lemérier : Je te disais que la psychanalyse ne peut pas être une personne.

Jean-Michel Vappereau : Bon, d'accord. Mais en 1976, Lacan dit qu'il n'y a eu encore aucune véritable réalisation du cartel. On pourrait discuter de ce que cela veut dire de s'adresser à la mathématique comme à une personne et en quoi effectivement dans la psychanalyse, il ne s'agit pas encore de cela, puisque Lacan dit que du cartel il n'y a encore aucune espèce de réalisation et qu'il souhaite qu'on travaille comme les mathématiciens. A mon avis, il s'agit du rapport qu'il y a entre la topologie et la clinique, entre la structure et la pratique. On peut très bien utiliser des repères de structure pour s'orienter, mais on ne les réalise jamais exactement, car c'est justement un travail rhétorique et qu'il est bien évident que l'inconscient est tissé de cela.

Pour ce qui en est de l'espace, je suis d'accord avec Godin, c'est une production de l'ECF, mais effectivement on n'est plus au même point. Il y a quelque chose à préserver à ce niveau. Et peut-être n'en est-on pas encore à pouvoir organiser des cartels entre nous.

Françoise Samson : Tu passes sans arrêt de l'espace au cartel.

Jean-Michel Vappereau : Oui, je milite dans ma parole pour qu'on organise des cartels.

Marie Lindenfeld : N'est-ce pas là, dans cette volonté de formalisation à tout prix, que se manifeste la confusion que nous avons surprise au cours de notre échange entre l'image de vide sanitaire que j'ai évoquée tout à l'heure et la représentation de tout à l'égout que propose J. M. Vappereau. Nous serions là au point même de la confusion entre demande à l'Autre et demande de l'Autre.

Annie Staricky : Que vous repreniez que l'espace est une production de l'ECF, cela me coupe la voix. J'ai travaillé dans un espace qui a permis une production optimale et différente de celle d'un cartel. Je suis très intéressée par l'invention de cette structure.

Daniel Bartoli : Mais enfin, ce n'est pas l'invention de l'ECF, cela a été mis en œuvre ailleurs. Du côté de l'invention, calmons-nous, on a rien inventé du tout, dans toutes les associations post-EFP, on a fabriqué des espaces ou des équivalents. Et ce n'est pas un hasard, c'est un fait de structure qui tient à l'enseignement de Lacan.

Françoise Samson : Un espace, cela peut se fonder sur un objet de travail. L'espace de Dimensions freudiennes où j'ai travaillé et qui s'appelait "Hors-texte" a permis que chacun puisse dire, mettre à l'épreuve ses petites trouvailles, donc avancer un peu. Il s'y est fait un vrai travail.

Annie Staricky : L'espace où j'ai travaillé a proposé à l'association de faire un colloque sur la question de l'école et je pense que le travail qui s'est effectué là n'est pas sans avoir fait avancer vers la création de l'EPSF. Alors il ne faudrait pas réduire les espaces à un pur symptôme, à une production de l'ECF !

Lélia Dias : J'ai déjà travaillé en cartel. J'aimerais bien travailler en cartel, encore, mais parfois je me demande s'il faut subir tout ce qu'on subit en cartel. C'est bien de réfléchir sur la fonction du *plus-*

un et sur toutes ces choses qui ont été dites ici et de les élaborer en toute rigueur. J'ai aussi travaillé dans un espace, c'était très bien, on a produit des choses intéressantes. Mais, si on s'engage à faire des espaces, est-ce qu'on pourra en même temps bien soigner les cartels ? C'est une question pratique que je pose. Pourra-t-on fournir un travail suivi ?

Freddy Doussot : Il y a une confusion qui insiste depuis le début entre cartel et espace et qui est symptomatique de Dimensions freudiennes. On a passé six mois, voire un an, à tenter d'élaborer une formalisation de l'espace, mais on n'a pas travaillé. J'étais dans un espace "Question de transfert" qui a été un échec quasi total. Dans l'espace dont parlait Annie Staricky, il y a eu un retour à la collectivité sous la forme d'un colloque qui mettait en jeu toute l'institution. Mais il y a eu des espaces repliés sur eux-mêmes qui ont financé l'asphyxie. Par nécessité, le cartel est ouvert sur les autres.

Françoise Samson : "Hors-texte" devait faire un colloque, qui n'a pas eu lieu en raison de la dissolution de Dimensions freudiennes. Mais le travail se poursuit et débouchera peut-être sur une publication.

Régine Naegely : Il y a aussi des cartels qui tournent à vide et sont repliés sur eux-mêmes.

Annie Staricky : Ne pourrait-on pas dire que le travail du cartel touche à la clinique, à l'intension, alors que le travail en espace pourrait se situer dans le champ de l'extension ?

Claude Lemérier : Il paraît qu'aujourd'hui on va procéder à un tirage au sort de gens qui feraient cartel ensemble. Va-t-on faire un découpage du champ qui nous concerne pour que les gens se

mettent là où cela les intéresse et se mettent à travailler ensemble ? Ou bien que va-t-on faire ?

Françoise Samson : C'était le vœu de l'ensemble des participants à la dernière réunion sur les cartels, en juin, qu'un tirage au sort soit organisé.

Jean-Michel Vappereau : Je maintiens que le tirage au sort, c'est pour désigner des vecteurs, c'est à dire des repères pour vectorialiser l'ensemble et pas pour former des cartels.

X : Plusieurs sont intervenus à la dernière réunion sur les cartels pour apporter un témoignage favorable quant à ce type de cartel.

Françoise Samson : En effet, j'ai fait un cartel tiré au sort à l'E.C.F. et c'est un des cartels parmi tous ceux que j'ai pu faire dont je peux dire, après-coup, que cela a été un cartel. On s'est réuni, après le tirage au sort, puis on a défini un thème de travail et enfin on a choisi un *plus-un*.

Claude Lemérier : Je me souviens très bien qu'au début de l'ECF les vecteurs faisaient leur fonction de vectorialisation mais bien sous forme pyramidale : les cartels qui avaient le même sujet avaient le même vecteur, nommé par le Directoire ou le Conseil statutaire !

Jean-Michel Vappereau : Justement, c'est à la Cause freudienne que les vecteurs étaient tirés au sort. Cela n'a pas duré très longtemps, la Cause freudienne a plongé derrière le rideau tiré, et puis il y a eu l'ECF.

Régine Naegely : Ces deux termes que tu as évoqués, Jean Michel, totalitarisme et libéralisme, je les ai trouvés pour ma part dans la séance de clôture des Journées des Cartels à l'EFPP, où Solange Falladé dit que la structure du cartel, telle que Lacan l'a choisie,

devrait permettre d'éviter ces deux pièges. Alors l'une des raisons pour lesquelles j'ai quitté l'ECF, c'est justement ce totalitarisme. Mais le cartel s'y portait fort bien, avec sans doute une injonction surmoïque à produire plus, mais enfin... À Dimensions freudiennes par contre le cartel ne se portait pas bien du tout. Quoi qu'il en soit, c'est peut-être autour du cartel qu'on pourrait essayer de traiter du malaise dans les sociétés analytiques, à condition d'en observer les structures. Les questions qui se posent sont celle du nombre et celle du *plus-un*. Concernant le nombre, je ne serais pas du tout rigide, comme c'est le cas de certains *plus-un*. Pourquoi asséner à ceux qui débutent en cartel l'obligation absolue de ce formalisme 4+1 ? Quant à la question du *plus-un*, je parlerais simplement des pièges où je suis tombée dans les différents cartels que j'ai faits au cours des ans : choisir l'innocent ou choisir celui qui sait, c'est de l'ordre de l'idéalisme et on se trompe à tous les coups. Seule la question du désir devrait surnager.

Il y a aussi un terme que nous devrions mettre au travail, c'est celui de transfert de travail, terme dont nous avons, dans le Midi, largement abusé, mais qui, par contre a été en quelque sorte dénié à Paris.

Jean-Michel Vappereau : On comprend ce que cela veut dire. Dans le séminaire XI, Lacan oppose la tendance qui va vers l'hypnose et il oppose à cela le désir du psychanalyste qui est de mettre l'objet le plus loin de l'Idéal. Alors quand on me demande d'être *plus-un* dans un cartel au titre du savoir mathématique, je refuse. Le transfert de travail, c'est mettre la plus grande distance entre Idéal et objet de manière à tirer le transfert vers la pulsion, alors que la tendance "naturelle" est d'aller vers la fascination et l'hypnose. Ce qui, à mon avis, se pratique à l'ECF, où il s'agit de vérifier si les gens sont sous transfert, c'est à dire s'ils sont manipulables. Je pourrais vous montrer au tableau que ce 4+1, c'est le plus difficile à réaliser. Lacan a cogité la chose. Je trouve que la formule "quatre se choisissent et ils se réunissent autour du plus-un" est un des avantages de la

dernière formulation de Lacan en 1980. Ce n'est pas facile à réaliser.

Claude Lemérier : A Dimensions freudiennes, des groupes de gens, baptisés Espaces, ont tenté et sont presque parvenus à faire des choses positives de publication. A ma connaissance, un cartel ne peut pas faire cela. Cela ne me paraît effectivement pas souhaitable de noter très précisément comment va fonctionner l'espace ni quel rapport il va entretenir avec chacune des instances de l'École, mais notons du moins la possibilité de son existence. On peut imaginer un système où les cartels désignent des représentants qui travaillent à la publication de leurs travaux avec les autres secrétaires de l'École. Mais ce n'est pas le secrétariat de l'École qui décide tout seul de ce qui va être fait et comment. Je soutiens l'idée que les choses doivent venir du bas.

Jacques Le Brun : Je trouve très bizarre cette insistance à mettre sur le même plan cartel et espace. C'est quelque chose de complètement différent. L'espace est une organisation provisoire pour la réalisation d'un travail. Un espace a un objet de travail réalisable, susceptible d'arriver à un résultat. Ce n'est pas une structure à l'intérieur de l'école de type pyramidal, c'est une organisation pour deux ou trois ans faite par des gens qui s'estiment capables, chacun à sa place avec son don et son travail personnel, d'arriver à ce résultat. Un cartel, c'est une chose tout à fait différente qui a une place dans une structure et n'a pas nécessairement à se poser la question de la production d'un résultat. Ce n'est ni interdit ni impossible mais ce n'est pas la fonction du cartel, c'est celle de l'espace. Cartel et espace sont hétérogènes, un espace n'est pas un grand cartel, et un cartel n'est pas un mini-espace.

Brigitte Lemérier : Les cartels et les espaces sont des propositions qui figurent dans nos statuts. Cela ne veut pas dire qu'il faut en faire. Cela dépend du désir de chacun. Et pour revenir sur la

question du *plus-un*, je dirais qu'il est choisi par les 4. Si ces 4 se choisissent un maître, c'est leur responsabilité, tout de même. Certains choisissent un maître, d'autres pas. D'autre part, il me semble en effet qu'espaces et cartels ne sont pas à prendre au même niveau. L'espace a une fonction éminemment politique, au sens noble du terme, c'est à dire en rapport avec la cité qui nous entoure. Le cartel à lui tout seul comporte le risque que l'école soit un lieu où on est bien tranquille, entre nous. Alors une école qui aurait oublié le monde !... La vocation des espaces est de tenter d'inscrire le rapport de l'école avec l'extérieur. En cartel, c'est plus difficile : on ne peut pas demander à des personnes d'autres disciplines d'avoir forcément envie de travailler avec quatre en choisissant un *plus-un*. Dans un espace, ces personnes peuvent passer un moment et cela permet une ouverture sur le reste du monde que nous avons tendance à franchement mépriser.

Isabelle Floch : Il me semble très important d'insister sur ce qu'a dit Brigitte Lemérier, c'est à dire de mettre les espaces du côté de l'extension, et de leur donner la fonction d'assurer le lien de l'École avec l'extérieur. Ce serait aussi le moyen de faire savoir, sous forme d'enseignement, ou même de colloque, le travail qui se fait dans l'École. Les cartels seraient plutôt du côté de l'intension. D'après mon expérience, les cartels n'ont pas très bien marché à Dimensions freudiennes, car ils se sont constitués à partir des espaces. Donc, dans l'École, puisqu'il y a un secrétariat des cartels qui pourrait faire tiers, cartels et espaces ne seraient plus confondus ou mis en concurrence.

Marie-Claire Boons : Je retiens ce qu'a dit Brigitte Lemérier quant à la fonction de l'espace par rapport à l'extérieur et ce qu'a dit Jacques Le Brun sur hétérogénéité des cartels et des espaces. Il me semble que l'hétérogénéité dans l'École est introduite par la diversité des enseignements et des séminaires tenus par différents membres. Un cartel qui fonctionne avec un *plus-un* qui assure sa

fonction peut très bien avoir l'initiative de soutenir, en relation avec le secrétariat aux cartels, la publication d'un travail ou un colloque. Mais, si des personnes veulent constituer un espace, évidemment on n'a pas à s'y opposer.

Marie-Laure Susini : J'ai l'habitude de travailler en cartel. Que les cartels se forment sur le mode aléatoire ou non, il y a de bonnes et parfois de mauvaises expériences. Mais je tiens à continuer à travailler en cartel. Si je prends au sérieux que l'École de psychanalyse Sigmund Freud est une école, a une structure d'école de cartels, d'un point de vue pratique, si je veux faire un cartel, à qui dois-je m'adresser, comment je fais ?

Régine Naegely : J'ai proposé de me charger de la chose pour la région d'Aix-Marseille. C'est annoncé. Ceux qui veulent faire cartel, peuvent s'adresser à moi.

Françoise Samson : Les cartels qui veulent se constituer peuvent s'adresser au secrétariat aux cartels et aux espaces. On a pensé que le tirage au sort, justement, pourrait permettre à ceux qui arrivent et ne savent pas trop comment s'y prendre de trouver d'autres personnes pour faire cartel. Et d'ailleurs, nous allons y procéder maintenant.

L'air du temps

Marie-Claire Boons-Grufé

Serge Leclaire, un hommage.

Serge Leclaire nous a quittés. A sa manière, c'est-à-dire très discrètement, tandis que nous marchions sur les plages. Il est mort au coeur de cet été 1994, le 8 août, d'une soudaine hémorragie cérébrale.

Mais de quel homme donc étions nous à jamais séparés, pour que nous soyons plongés dans une telle stupeur, dans une incessante méditation ? Les souvenirs affluaient : que nous disaient-ils ?

C'est d'abord son sourire qui s'est imposé : un fin sourire où se devinait une espèce rare d'ironie car elle se mêlait à une extrême attention et à on ne sait quoi d'un peu tendre.

Puis nous l'avons revu, parlant dans cette salle grise de l'École Normale. Vastes sourcils, lèvres minces, articulation exacte, l'air légèrement en retrait, comme une réserve, une sorte de distance : mais dans cette sobriété filtrait une austère tenue de passions, toujours prêtes à bondir. C'est avant 68. La dure et longue, l'éprouvante bataille pour l'affiliation à l'IPA est enfin terminée. L'École freudienne de Paris vient de naître. Leclaire est là, rue d'Ulm, aux avant-postes d'une rencontre : celle qui confronte Lacan et son désir aux élèves d'Althusser et de Canguilhem. Ces jeunes agrégés, passionnés de logique, s'ils découvrent la pensée de Lacan, intéressent celui-ci, toujours en quête d'appuis théoriques nouveaux pour mener plus avant le combat contre les idéologies psychologisantes et les théoriciens du moi fort, en vogue à l'IPA.

En écho au clivage du moi, Lacan produit une logique du signifiant susceptible d'étayer une théorie du sujet divisé entre savoir et vérité. L'orientation résolument logicienne de sa pensée date de cette époque et les normaliens, tel un "sang neuf" y contribuent de manière décisive. C'est à eux d'abord que Lacan s'adresse pour déclarer que la "praxis analytique n'implique d'autre sujet que celui de la science" : excentrement et division du Sujet,

statut de la suture, objet de la science, objet de la psychanalyse, le débat est ouvert. Leclaire est là, oui, il est toujours là lorsqu'une brèche s'ouvre et qu'il y a quelque chose de neuf à penser pour que la psychanalyse approfondisse ou étende son champ.

Loin de mépriser ces garçons, parce qu'ils ne connaissent pas l'expérience analytique du dedans, loin de s'en méfier, il a accepté d'emblée l'invitation de leur Cercle d'épistémologie. Il fait donc un séminaire. Je le vois, lui qui n'est ni philosophe, ni logicien, débattre pied à pied des implications de la pensée pour qui prend le parti de l'inconscient. Place hors-place de l'analyste, statut de la suture - "l'analyste ne suture pas, ou tout au moins, il devrait s'efforcer de se garder de cette passion" dit-il à Miller -, structure du fantasme, concept de "corps" apparenté à une surface, spécificité de l'objet en psychanalyse... ces grandes questions théoriques, il les aborde avec une précision stricte et une rigueur sans concessions.

Il les traite à partir de cette "trame majeure" qui l'unit à l'enseignement de Lacan depuis 1949, année de leur rencontre à la Société psychanalytique de Paris. Mais d'un même mouvement Leclaire se réfère toujours à son expérience d'analyste, la sienne. Là-dessus, il ne cédera jamais. Il ne cessera jamais de parler en donnant la parole à l'analyste qu'il ne se croit pas être mais qu'en vérité, il désire être.

Nous prenons des notes. Nous apprenons de lui, nous ne cessons pas d'apprendre, dans le sillage même de Lacan, ce que pourrait être une éthique psychanalytique de la pensée.

En vérité, de Lacan, Leclaire fut bien plus qu'un disciple dont on se plairait à vanter la fidélité comme l'autonomie. C'est une amitié, qui lie les deux hommes, au sens où Kant assigne à ce lien "un amour réciproque et un égal respect" (*Doctrine de la Vertu*, § 4) : une amitié, oui, en ce sens là, pas une passion.

Leclaire reconnaît en Lacan l'au-moins-un-analyste qu'il suivra, soutiendra activement, à chaque tournant, à chaque crise, de son histoire. D'une certaine manière, il fait avec lui l'histoire - de la psychanalyse - après avoir fait avec lui, son analyse, pendant quatre années, de 49 à 53.

A cette date, en 53, Leclaire a 29 ans, il est sur le point de ne plus s'appeler Liebschütz et d'adopter le nom que son père, juif alsacien de Strasbourg, a fait légaliser et qu'il portait à Marseille où toute la famille avait fui le nazisme. C'est en effet sous ce nom de

Leclaire qu'ils ont réussi à échapper à la mort. Dès 49, le jeune Liebschütz fait donc partie des "élèves" de la Société psychanalytique de Paris. Plongés dans un climat d'autorité injustifiable, contraints de payer pour leur inscription des sommes énormes, ces jeunes analystes en formation, en proie à un malaise grandissant, font gronder la révolte : face à l'arbitraire de certaines consignes, ils demandent à lire les statuts, refusent d'être traités en gamins humiliés. Comme l'écrit après-coup Lacan à Loewenstein : "L'enseignement n'était donc pas le but de l'Institut mais le moyen d'une domination sur ceux-là mêmes qui l'attendaient avec un espoir aux manifestations émouvantes (...) Tout a été mis en oeuvre pour que mes étudiants me quittent (...) pas un ne m'a quitté". Lorsque Lacan fut obligé de démissionner de son poste de président de la Société, et finalement contraint à la scission, ses collègues et ses élèves en effet le suivent pour fonder la Société française de Psychanalyse. Leclaire recueille les adhésions, participe aux réunions, aux débats houleux, parfois si houleux qu'il en vient à bousculer Lebovici... Il a choisi son camp, il ne le quittera plus.

On sait avec quelle ténacité il mènera la lutte, pendant plus de 4 années - entre 1959 et 1963 - pour tenter d'obtenir l'affiliation de la Société française de Psychanalyse à l'IPA. Lacan le soutient aveuglément, il lui a donné sa confiance. Leclaire se bat sur deux fronts : d'un côté il calme le jeu des élèves français qui ont découvert l'importance d'une reconnaissance et il tente de convaincre Lacan : "si vous cédiez sur quelques exigences formelles..." ; de l'autre côté, au Comité conseil que l'IPA a préposé à la conduite de cette affaire, il écrit des lettres, établit des rapports, fournit les informations exigées ; il se rend successivement aux congrès de Copenhague, d'Édimbourg, et en 1963, à celui de Stockholm, d'où sortiront des recommandations et finalement cette directive sans retour qui raye Lacan de la liste des didacticiens et lui interdit toute activité de formation.

Lorsque Lacan décide de se rendre à Stockholm, pour se défendre lui-même, Leclaire mesure la folie de cet acte mais il ne lâche pas, dans la terrible aventure, celui qu'il a un jour reconnu : "Vous allez à la catastrophe, écrit-il, sous la bannière de la dignité. Mais je suis fidèle et sais ce que je vous dois. J'irai donc avec vous." C'est bien cette indéfectible fidélité qui touche Lacan au vif de l'être. Il répond : "Je fonds de recevoir cette foi unique, honneur de ma

vie (...) mon ami (...). Ma dignité, vous avez raison, joue son rôle. Elle me rivera à cette tâche qui m'a déjà pris ma vie." En vérité, Lacan accordera toujours à la loyauté et à la confiance de ses élèves une importance radicale. C'est pour eux qu'il travaille, qu'il consacre ses nuits. Mais, comme il exige tout d'eux, et sans conditions, c'est aussi d'eux qu'il attend la trahison. Comme on sait, elle ne manquera pas au rendez-vous du dénouement de cette affaire - en 1963 - commencée à la scission de 1953, relancée en 1959 par la demande d'affiliation.

Bien des élèves - pas des moindres - lâcheront leur vieux maître, banni sans possibilité de retour, grâce à quoi ils pourront s'établir dans les bras d'une habilitation, productrice d'assez maigres fruits.

Leclair, le subtil négociateur qui, au cours de ces années troublées, n'a jamais cessé d'espérer obtenir gain de cause, échouera. Dans les tumultes du conflit, il a perdu son ami Granoff, il ne travaillera plus jamais avec Laplanche. Perrier et Aulagnier sont encore présents. Pour un temps.

Mais au début de l'année 64, Leclair est là, il est là, toujours avec son fin sourire, sur les bancs de la salle Dussanne, à l'École Normale, où Lacan - se déclarant d'abord en position de réfugié, avant de se dire objet négocié - est accueilli. "Qu'est-ce que la psychanalyse ?" Ce problème, Lacan le réaborde "...d'une place qui a changé, qui n'est plus tout à fait dedans et dont on ne sait pas si elle est en dehors." La question est "de savoir ce que de la psychanalyse on peut, on doit attendre et ce qui doit s'y entériner comme frein, voire comme échec". Voilà une des phrases prononcées au cours de cette mémorable séance inaugurale, le 15 janvier 1964, que, j'imagine, Leclair entend avec une particulière acuité.

Tous les livres qu'il écrira par la suite en témoignent, selon une épure qui ne cesse pas de lever les pièges inlassablement tendus par le narcissisme et les fascinations de l'Un, aux protagonistes de ce couple étrange que forment l'analyste et l'analysant.

Psychanalyser paraît en 1968 : ce qui, à l'époque, importe pour Leclair c'est de penser - 8 années après la mémorable communication faite au congrès de Bonneval sur le rêve à la licorne -, non seulement une pure pratique de la lettre - son

maniement élémentaire -, mais son intrication dans la polarité objet-sujet.

Cela le conduira, après le colloque de l'École sur les mathèmes, en 1977, à conférer aux mathèmes un statut de graffiti. Si on reconnaissait leur "abjection graffiti" alors "ce serait du même coup reconnaître que ces machins-là justifient l'engouement dont ils sont l'objet par le fait qu'ils remplissent précisément la fonction - j'en avance la proposition - d'être ce qui cause et soutient le désir du psychanalyste"

En tout cas, la problématique posée par le tripode lettre-sujet-objet, constitutif de l'ordre inconscient ne cessera pas d'être repris et travaillé d'un livre à l'autre.

Démasquer le Réel paraît en 1971. Si l'analyste est tenu à cette tâche - tenir compte du réel qu'il "traite par le symbolique" - ce ne peut être qu'en ne cessant pas de repérer l'objet perdu, hors portée du réseau littéral qu'il manie. Mais dans ce livre où se trame le travail accompli à l'université de Vincennes, s'ajoute la problématique phallique : "à la place même de l'objet par où passe nécessairement l'articulation avec le réel" le phallus s'avère, tel un "cartilage", "d'une nature propre à assurer effectivement le joint entre l'ordre littéral (signifiant) d'une part, et le réel absolument hétérogène de l'autre."

Au cours des années suivantes, Leclair construit et rassemble les histoires de Pierre-Marie, de Béatrice, de Thérèse, de Justin et de Sygne dans ce livre joyau titré *On tue un enfant*, paru en 1975. Sous le signe de l'amour, il y est élaboré, dans une langue très pure, transparente et concise, comment l'analyste met à l'épreuve son propre rapport à cette représentation du représentant narcissique primaire baptisée "l'enfant merveilleux" : "y renoncer c'est mourir, ne plus avoir de raison de vivre ; mais feindre de s'y tenir, c'est se condamner à ne point vivre. Il y a pour chacun, toujours, un enfant à tuer, le deuil à faire et à refaire continuellement d'une représentation de plénitude, de jouissance immobile, une lumière à aveugler pour qu'elle puisse briller et s'éteindre sur fond de nuit".

Ici prend véritablement corps une élaboration - certes commencée depuis longtemps - mais qui ne cessera plus d'interroger ce que propose la psychanalyse, et ce qui s'oppose à son propos, à son génie propre, ce qui lui résiste, ce qui tente

d'inverser sa découverte et donc de l'annuler bel et bien, que ce soit dans les institutions où elle se fomenté ou dans le fauteuil où elle s'exerce.

Je ne rappellerai ici que cet exemple, à vrai dire au centre de la réflexion de Leclaire.

Dans une conférence à l'Institut océanographique, en décembre 1978, il s'attache à montrer comment, au nom de l'angoisse devant le "Pas-d'Un", règne une sorte d'assujettissement généralisé à l'image unifiante. C'est toujours l'idole narcissique qui s'impose et dont il s'agit de desceller l'immobile et aliénante statue.

Déjà en avril de la même année, au colloque de Deauville sur la passe, il avait décrit l'horreur inquiétante que déclenchent "les sujet non identifiés"(les SNI) et la pression qu'ils subissent pour devenir des "sujets-qui-se-prennent-pour-un" : "Une femme, un homme, un père, une mère, un fils... Qui se prennent pour un analyste, un A.E., un membre du jury d'agrément ; ou encore, un marginal, un "dissident", un dingue ! On dirait qu'il est vital de se prendre pour un !"

Or cette pression pour (se) fixer dans une étiquette relève d'un assujettissement à un ordre où finalement "tout se passe du pareil au même" : cet ordre assied son pouvoir par le maintien de l'image de soi qu'il déplace sur un modèle de type maternel. Leclaire nomme cet ordre la "social-incestocratie" : "Il n'y a pas d'intérieur qui ne soit "interprété" comme un ventre maternel, pas d'extérieur qui ne menace de vous en éloigner, pas d'institution qui ne soit maternelle : mère-Eglise, Alma-Mater, mère-patrie, terre-mère ; même le colonel n'est pour le régiment qu'une mère travestie".

En vérité, ce qui taraude l'analyste Leclaire, c'est qu'il voit se reproduire dans la pratique comme dans les "maisons" analytiques, les structures de l'ordre établi : l'angoisse devant le "Pas d'Un" est systématiquement maintenue au titre de ce que toucher à l'intégrité narcissique engendrerait des catastrophes. Si bien que celui qui, par l'analyse, a pour principe de délier les images fixes dans lesquelles un parlêtre s'est emprisonné, se trouve reconduire de l'un "fils-père-mère" référentiel, tout en le déniait, c'est à dire de manière perverse. Pour cet effet, l'utilisation la plus sophistiquée des "mots-morts" de la théorie à laquelle, en vérité, on

ne touche pas, fait merveille puisqu'elle se borne - sans jamais sortir le fils de sa position de fils - à renforcer le prestige narcissique de chaque un.

A quoi ça sert, est-il demandé ?

A "maintenir un ordre d'où la différence est exclue, c'est-à-dire ni sexe, ni autre, ou bien ni autre (virgule), sexe".

C'est dans le contexte de cette pensée là, en travail que commence le dialogue avec la fondatrice féministe de "Psychanalyse et Politique", Antoinette Fouque. Au séminaire qu'ils font à deux, Lacan refusera d'ouvrir les portes de son école. Ce refus donnera lieu au texte célèbre, "Pas de Deux", "joué en impromptu" au début des Journées de Lille consacrées à l'Identification.

Une année plus tard, en 1979, lorsqu'il se rend à Tbilissi, Leclaire termine son exposé aux psychiatres russes en parlant des femmes - qui se mettent à parler et même à penser - dénonçant leurs séculaires fonctions, pour s'en affranchir : "elles donnent enfin lieu à de l'autre hors de portée de toute prise réductrice : des femmes et du même coup, des hommes". La dernière phrase de ce discours concerne l'avenir du mouvement psychanalytique : il ne peut passer que "par la levée d'une hypothèque encore secrètement inscrite : celle d'un statut d'otage de l'hystérique (femme ou homme), dans son rapport à l'oeuvre du maître".

En vérité, Leclaire tente de penser une altérité qui se déprenne enfin de toute image de soi : reconnaître en acte la différence, c'est d'abord renoncer aux fondements de tout pouvoir sur l'autre en reconnaissant que "nul n'est propriétaire d'un discours de vérité mais que chacun en est travaillé, pensé, agi dans les méandres de son histoire singulière".

Ce pouvoir qu'il est si facile pour un analyste de perpétuer, et qu'on retrouve à l'oeuvre dans l'institution analytique, Leclaire le dénonce - et l'analyse - sans jamais oublier de se mettre d'abord lui-même en cause.

C'est aux élèves de Lacan qu'il adresse ses interrogations, c'est à eux qu'il propose de construire un lieu où l'on puisse "travailler en vérité c'est-à-dire avec des autres, avec de l'autre, et pas du même". Or à l'École freudienne de Paris, les malentendus vont croissant, les passions s'exacerbent, les

révolutions de palais s'annoncent dans les couloirs, les enjeux de pouvoir se masquent dans des projets visant à "protéger" les analystes de tout déviationnisme.

C'est en 1978, à Rio de Janeiro que Leclaire - au nom déclare-t-il de son désir et de son fantasme - pense que "pour être cohérent avec son génie propre Lacan devrait lui-même dissoudre l'institution, l'École freudienne, pour qu'elle puisse être reprise d'une autre manière, lui continuant à être présent".

Le vieux Lacan a-t-il entendu ce message émis par celui qui ne l'a jamais quitté et qui, en disciple rêvé, a eu ce courage de tracer ses propres frayages, toujours à partir des siens ? La question mérite d'être posée.

Mais en 1980, au moment de la dissolution, Leclaire se sépare d'une scène qu'il pressent "sur elle-même murée". "«Je» n'y est pas ; il ne suit pas. L'effet d'un pari engagé depuis trente ans le retient près d'une autre scène, heureusement renvoyée, maintenant, dans sa clandestinité".

On sait qu'après dissolution, et refondations, après aussi la mort de celui qu'il n'avait jamais trahi, Leclaire se tint seul.

Mais jamais "dans la pureté transparente d'une malheureuse belle âme" comme l'écrit Hegel.

Il sait attendre. Il observe la diaspora en marche des analystes et des institutions qu'ils créent. Il travaille avec des scientifiques. Puisqu'il ne peut plus "être responsable des progrès de l'École", il demeure, dans l'extra-territorialité, responsable de la psychanalyse et de son inscription dans le socius.

C'est pourquoi il décidera en 1983, de la porter sur les écrans de télévision. Je le vois, extrêmement attentif à ce qui se dit, très silencieux, intervenant à peine mais à chaque fois, il relance la parole de ceux qui s'exposent avec ce courage et cette dignité qui n'excluent pas je ne sais quelle pudeur.

Beaucoup de bonnes âmes se sont indignées. Exhibitionisme ! Sortir la scène analytique de sa clôture, scandale !

Pour ma part, je pense qu'il y a eu là un acte grâce auquel l'irréductible spécificité de l'écoute analytique a été montrée à beaucoup. Comme l'écrivait Leclaire, en 1984, "quelque chose est engagé... il peut y avoir après cette expérience unique, une reprise active...".

Ce ne fut pas le cas et il sut mettre un terme à cette expérience là, sans pouvoir prendre la mesure exacte de ses effets.

Toutes les thérapies, les écoutes pullulent dans notre société poreuse aux "inventions" américaines, et de plus en plus travaillée par des questions de santé. La nature des souffrances et des symptômes change. Les exclus de la vie sociale augmentent, la pauvreté croît. Par ailleurs, les institutions analytiques se divisent et s'enferment dans des querelles de clan, aux dépens de toute invention théorique.

C'est dans ce contexte, en 1989 - au moment de la chute du mur de Berlin - que Leclaire, avec quelques amis, propose la création d'une Instance ordinale. Constatant que la psychanalyse était "sortie des villes" et affrontait une "énorme demande sociale" et tout en reconnaissant que "tout analyste a à inventer sa pratique et à la limite sa théorie", Leclaire "faisait le pari, comme il l'écrit en janvier 1990, de constituer un ensemble" et de "le faire fonctionner de façon à ce qu'il soutienne en tout lieu, en toute circonstance et en toute pratique, l'éthique, l'esprit de l'analyse." L'Instance ordinale est censée recevoir de l'état certains pouvoirs, "laissant aux membres de la profession concernée le soin d'en élaborer la nature et l'étendue".

Le souci est donc "d'inventer un lieu entre la scène analytique et la scène institutionnelle" où l'on puisse débattre en vérité de la psychanalyse et de son inscription dans la Cité. C'est bien ce que propose, en 1991, le texte "État des lieux de la psychanalyse" que Leclaire signe avec les membres de l'Association pour une Instance (APUI).

On sait que la majorité des analystes n'ont pas répondu à l'appel. Venait-il trop tôt cet appel ? Faut-il le déclarer nul et non avenue ou en amender les termes ?

Ce n'est pas dans le cadre de cet hommage à un homme qui désormais nous manque, que nous trancherons la question.

Au cours de la même année 1991 sortait ce qui sera son dernier livre : *Le Pays de l'autre*, cet "espace de libre-échange des raisons et des passions" qu'il s'agit de faire fonctionner "dans l'ordre socio-politique d'un espace raisonnable".

Serge Leclaire, cet "homme"-là, et non plus ce fils, était un analyste et un citoyen.

Dans *Rompre les charmes*, où en 1981, il rassemble interventions, conférences et tracts, se trouve consigné ce qu'il répondait à un analyste argentin, après une conférence à Buenos Aires sur *La tentation de Dieu*.

Voici ce qu'il disait : "D'une certaine façon, la "place" de l'analyste est toujours celle de qui peut *dire* ; il n'a pas à s'arrêter, à conclure par une formule toute faite du type : ce sont les forces de la nature, c'est le destin, ou même, c'est la maladie ! A aucun moment l'analyste ne peut renoncer à tenter de dire (...). Il serait impardonnable de croire que l'on ne peut pas aller plus loin, et vous savez qu'ici vous ne pourriez plus vivre si vous ne pensiez pas ainsi."

François Balmès.

Philosophisterie.

Est-ce que je puis être le savant, en parlant de l'acte psychanalytique ? Certainement pas. Rien n'est élos de ce que j'ouvre comme interrogation concernant ce qu'il en est de cet acte. Que j'en sois le logicien, et d'une façon qui confirme que cette logique me rende odieux à tout un monde, pourquoi pas ? Cette logique s'articule des coordonnées mêmes de sa pratique et des points dont elle prend sa motivation. *D'un Autre à l'autre*. 4.6.1969.

On peut trouver que je m'occupe ici un peu beaucoup de ce qu'on appelle — Dieu damne cette dénomination — des grands philosophes, c'est que peut-être pas eux seuls, mais eux éminemment, articulent ce qu'on peut bien appeler une recherche pathétique de ce qu'elle revienne toujours, si on sait la considérer à travers tous ses détours, ses objets plus ou moins sublimes, à ce nœud radical que j'essaie pour vous de desserrer à savoir le désir ; c'est ce que j'espère, à la recherche si vous voulez bien me suivre, rendre décisivement à sa propriété de point indépassable, indépassable au sens même que j'entends quand je vous dis que chacun de ceux qu'on peut appeler de ce nom de grand philosophe ne saurait être sur un certain point dépassé. *L'identification*. 28.2.1962

S'agissant des rapports de Lacan à la philosophie, l'effet de l'enseignement de Lacan présente un paradoxe. En bref : Lacan semblait tout faire pour que les analystes lisent les philosophes — fût-ce pour les critiquer —, ils ont fini par en conclure qu'il les en dispensait.

Pendant longtemps, les analystes, marqués surtout par la dernière période de cet enseignement en ont gardé la notion d'une antinomie entre psychanalyse et philosophie, accompagnée d'une supériorité affichée. Le terme d'antiphilosophie, l'affirmation que la philosophie était une chose du passé justifiaient aisément la paresse, disons, l'abstention. Certes nul ne pouvait ignorer que les références philosophiques fleurissent à chaque page du texte lacanien, — que Lacan manifestement prenait les philosophes comme interlocuteurs et inspireurs bien plus qu'aucun psychanalyste, Freud mis à part, mais au bout du compte on

estimait que ce que Lacan en avait dit exprimait la vérité définitive des philosophes mentionnés, pour ne pas dire : leur réglait leur compte. Beaucoup s'en avouant soulagés, car le texte philosophique est bien difficile, n'est-ce pas ? Les plus vaillants allaient voir les textes des philosophes, mais c'était pour y retrouver ce qu'ils avaient compris que Lacan y lisait. J'ai entendu exprimer par un analyste estimé et estimable, soucieux de théorie, exprimer tranquillement la conviction qu'au regard de la philosophie Lacan avait déblayé le terrain, de sorte que ses héritiers n'aient plus besoin de refaire le travail. Au mieux on reconnaît que la philosophie aura servi d'échafaudage pour la construction de bien des notions ; mais maintenant, l'appareil est construit, et notre tâche est de le faire fonctionner. De philosophie, grâce à lui, on s'en passe. Voilà. Les mathématiques objet chez Lacan d'un amour moins ambivalent, inspirent sinon plus de crainte au moins plus de respect.

Il y a là certes paradoxe car Lacan n'a cessé de dire qu'il voulait former des analystes cultivés, et parmi les monuments de la culture auxquels il n'a cessé de multiplier les invitations faites aux analystes à se confronter de près, les textes du Panthéon philosophique venaient en première place.

Cette position des analystes lacaniens n'est pas pour rien dans leur marginalité dans le champ du savoir. Qu'ils y retrouvent le reflet de leur affinité avec l'objet *a* dans sa fonction de déchet, qui vaut secrètement pour eux *agalma* ouvre un risque aussi grand que l'intégration simple au discours du maître qui se redessine ici ou là au niveau médiatique, où l'analyste trouve sa place dans la multiplicité indifférenciée des "savants" tels que les diététiciens, les dianéticiens, les sexologues, les experts en communication et autres vendeurs de vent producteur de monnaie pour notre époque affolée par le discours de la science. Sachons que c'est tout à fait sérieusement que Lacan envisageait la disparition proche de la psychanalyse, à quoi ne pareront ni la politique de l'autruche ni les thériques de pacotille. A l'IPA pour faire sérieux on se frotte à qui on peut, biologistes, cognitivistes, psychométriciens. Comédie de l'interdisciplinarité, commerce d'obscurantisme pour idéologues badigeonnés en savants. Le recours fait par Lacan à la philosophie pour maintenir, voire donner, à la psychanalyse une dimension à la mesure de son

éthique, en échappant tant à la médecine qu'à la psychologie, sans parler des fausses sciences n'est pas circonstanciel.

Les propositions de Lacan contre la philosophie, qui culminent dans l'invention du terme plus ambigu qu'il n'y paraît d' "antiphilosophie" sont le résultat d'une longue confrontation passionnelle, mais aussi disons-le opératoire.

Ceci veut dire tout simplement que Lacan ne s'est pas seulement positionné constamment par rapport à la philosophie tout autant que par rapport à la science, mais qu'il l'a utilisée pour forger des concepts ou ses signifiants comme vous voudrez dire. Si nous voulons préserver les concepts et les thèses analytiques qu'il nous lègue du virage à la ritournelle, dont nous éprouvons tous qu'il menace, il ne suffit pas d'invoquer l'appel à l'expérience, la clinique dira-t-on noblement, appel régulièrement compris comme un lâchez-tout au niveau des principes — faut-il vraiment subir encore ce genre de rengaine, après Kant, après Lacan ? Si nous voulons garder ou rendre vivants les mots dont l'analyste se sert pour penser son expérience, il faut certes les confronter sans cesse à l'expérience vive que pour une part ils organisent, il faut aussi comprendre à quels problèmes, à quelles conjonctures, ils ont servi à répondre dans le mouvement de leur invention. Le praticien peut estimer que les outils sont bons, et son problème est de s'en servir, peu lui importe comment ils ont été fabriqués. On aimerait pourtant qu'il sache nous dire desquels, dans la foultitude forgée au fil des séminaires, il se sert et comment. Lacan se faisait de ce qu'il appelait l'analyste une idée autrement plus haute, refusant ce titre à qui ne contribuait pas à l'avancée du savoir analytique : c'est bien le sens du dispositif de la passe.

Lacan a utilisé la philosophie tout autant que la linguistique ou les mathématiques pour forger les termes d'un discours qu'il pensait inouï, le discours analytique. Ajoutons ici qu'il a longtemps pensé la psychanalyse comme la forme, ou une forme contemporaine vraie de la philosophie. Les textes à cet égard sont sans équivoque. C'est dans ce cadre, celui d'abord d'une compétition puis d'une déception que s'est instaurée une rupture violente.

Les réactions des spécialistes des différentes disciplines concernées dans cet immense chantier ont appris aux lacaniens à mieux mesurer que ce n'était jamais sans leur imposer une torsion

pour eux insupportable que Lacan pratiquait ces emprunts et importations. Le terme de linguisterie indique ici le modèle. Je laisse aux mathématiciens le soin de trouver le mot qui convient : toujours est-il que les outils mathématiques de Lacan ne se prêtent jamais au type de déduction qui caractérise le discours dont ils proviennent, celui en particulier où l'on avance sans considération imaginaire de l'objet concerné.

Faudrait-il parler de philosophisterie ? L'écho plus audible de "sophisterie", voire de "fumisterie" ne rebuterait certes pas nombre des philosophes qui ont fait un tour chez Lacan. Il faut le savoir, et le mépris face à l'insulte ne doit pas ici être trop rapide.

Que plus de modestie fasse, avec l'achèvement du deuil, place à l'arrogance de jadis peut conduire à un repli dans notre pré carré. Fini dit-on ici et là le temps des ambitions théoriques démesurées, impérialistes, métaphysiques. Tous à la clinique, soyons enfin thérapeutiques et on nous croira sérieux ! Et si ça ne va pas fort avec les philosophes, les rapports avec la religion s'améliorent tous les jours, mes frères. Le concordat est en vue. Ce qui est d'autant plus profitable que les affaires de Dieu tournent beaucoup plus fort qu'on aurait pu croire.

Certes sans ignorer l'humour délibéré et parfois masqué, de Lacan, nous croyons, nous savons quant à nous que ces torsions sont nécessitées par le frayage d'une position en effet nouvelle entre les savoirs et les pratiques, inaugurée par Freud. Notre fil principal, analystes, reste sans conteste celui de l'expérience, de la pratique, du discours. Force nous est d'ailleurs de constater que les philosophes les mieux disposés, à manquer de ce fil restent, dans la critique ou l'usage qu'ils font parfois de Lacan, à nos yeux, à côté de la plaque. Le malentendu est bien réel.

Franchi le cap de se penser un parmi les autres, (ici en un sens générique, parmi les figures disons, du savoir) — ce qui est l'ordinaire de ce qu'il entend obtenir chez son patient, mais, Freud le disait déjà, on ne peut que constater que l'analyste présente rarement ce minimum de normalité auquel il entend conduire celui qu'il écoute — il s'agirait moins de lever le malentendu dans le fameux dialogue qui malgré Lacan, et malgré nos sarcasmes convenus, revient en force — et pourquoi sinon parce que nous continuons à patauger dans les équivoques du terme de sujet, dont on ne peut évacuer la charge philosophique par la simple

ignorance ? — que de retrouver la dynamique conflictuelle dans laquelle Lacan produisait ses termes qu'il n'a jamais présentés comme définitifs. Pourraient-ils l'être sans faire métalangage, dont nous récitons quotidiennement l'inexistence ? Retrouver cette dynamique dans sa complexité mouvante, non pour produire une universitaire "genèse et structure" de la théorie de Lacan, mais pour ressaisir ces termes au plus près de leur énonciation. Faire comme Lacan et non pas l'imiter, comme il y invitait, au lieu de le seriner, en toute modestie, même s'il serait outrecuidant de vouloir le dépasser, quand c'est déjà beaucoup de se l'approprier c'est, comme il a fait avec Freud, par une lecture instruite remonter à son dire en sa source.

Examiner dans le détail comment et pourquoi il s'est servi des philosophes est une part incontournable de cette tâche.

J.M. Vappereau.

**Ha ! Mon très hâle ! Ainsi font, font, font..
Les itinéraires du dire.**

A Montréal ¹, août 1994.

Une rencontre, intitulée "Les itinéraires du dire" a été organisée à Montréal, par Karim Jbeili et Jean-Paul Gilson, les 20 et 21 août. Les interventions, par groupes de quatre ou cinq, étaient réparties au cours de ces quatre demi-journées, au titre de : "Parole et institution", "Interdits et parole", "La parole et l'enfant" et enfin "Topologie et parole". Elles furent suivies d'un cours débat à la fin de chaque période.

Les textes d'annonce, rédigés par les deux organisateurs, laissaient prévoir une diffraction entre parole et dire, déjà sensible à l'énumération de ces titres si nous les comparons à l'intitulé du colloque.

Nous ne pouvons malheureusement pas, ici, détailler les *dits neufs* exposés présentés par les dix-neuf orateurs, nous ne retiendrons que ce qui nous a frappé dès la première journée.

Parole et institution.

La première session fut marquée d'une interpellation, polie et amusante, à l'adresse des intellectuels, par un dramaturge québécois, R-D. Dubois, qui constate l'absence de parole dans le monde où il se débat, où "la peur vaut mieux que tous les discours". Cette absence est accompagnée de quelques conséquences :

¹ Les anglo-américains prononcent la contraction de "Mont royal" qui donne son nom à la ville de Montréal : Mon-tré-al.

politique vaseuse, agora désertée, analphabétisme violent, intellectuels silencieux.

Il y relève principalement un syndrome, dit par lui, de Polonius, qui consiste à dire et faire comme si "rien de grave ne peut se passer", soit dénier l'acte. Auquel s'adjoint le syndrome de Marie Antoinette qui se suffit, le cas échéant, à rétorquer : "Qu'on leur donne de la brioche !".

En somme, c'est comme chez nous, auquel cas, en tant qu'intellectuel, nous avons cru bon de lui répondre. Nous avons souligné alors la démission effective des tenants du discours analytique et des savants. Ils sont prisonniers d'un pacte depuis quelques temps, aujourd'hui dominés par la victoire politique de l'épistémologie de K. Popper. Cette *idéologie soft* conduit de la concurrence des théories en vue de falsification à la concurrence économique et sociale, ne laissant place qu'aux techniques comportementalistes d'aménagement mental et de market-dingue. Nous vivons donc cela tous les jours des deux côtés de l'Atlantique.

Inutile d'ajouter que si la plupart ont approuvé ma réponse, et sa conséquence selon laquelle nous étions là, dans le registre de la doctrine, pour y remédier, compte tenu du fait que la topologie de la métapsychologie freudienne s'oppose à cette démission imbécile et qu'un appel à la population risque d'être un rien démagogique, certains ont désapprouvé dans les couloirs. Pas étonnant, vu certaines références doctrinales, comme nous allons le souligner, comme quoi les gens qui revendiquent le sérieux sont aussi démagogues en favorisant la facilité puis la lâcheté par l'absence de réponses autres que les idioties techniques.

Les autres exposés de la matinée ont été proprement bien fait par les professeurs de l'UQAM, A.E. Cliche traitant du style, T. Hentsh posant la question : "Une parole politique est-elle possible aujourd'hui?" sans apporter de réponse et J. Maffezzini, qui vint avec son magnétophone, mit le feu aux circuits électriques et s'obligea ainsi à lire de vive voix les propos dont il avait enregistré la lecture par une voix féminine. Déboires provoqués par le peu de fiabilité de la technique.

Au milieu d'eux, J. Granon-Lafont s'est trouvée bien entourée. Elle opposa, avec beaucoup d'émotion, qui n'était pas due aux fuseaux horaires, la clinique psychanalytique à une clinique de

la réalité avec l'exemple d'un médecin dont l'intervention interdicière provoqua une série de conséquences néfastes. S'appuyant sur le schéma R de Lacan afin de situer cette parole médicale, mais n'ayant pas encore saisi son articulation avec le schéma L, Jeanne Granon-Lafont n'est pas allée jusqu'à situer convenablement les particularités et les difficultés de l'instauration d'une clinique analytique (séparation de la folie, du couple névrose-perversion et situation du lieu de la forclusion) dans ce contexte pourtant si bien choisi.

L'après-midi il devait être question d'interdits et parole.

Après P. Clément, un psychiatre d'Ottawa qui pensa, au détour de son exposé, à poser la question de la définition de la parole, D. Jeffrey chargé de cours à l'UQAM nous fit un exposé sociologisant sur fond d'analyse systémique, pour nous parler de l'art d'apprêter les restes.

Dans ces restes, il s'agit des laissés pour compte d'une civilisation voire d'une société donnée, la nôtre. Comme toujours la générosité de la tentative d'un tel rappel, ne supplée pas au défaut d'articulation de la structure des problèmes effectifs, c'est à dire rencontrés dans les faits.

Nous savons, dans le discours analytique, pour en avoir l'habitude depuis plus de dix ans, comment ce type de réalisme, qui revendique le sérieux de l'urgence, cache une carence grave, comme dans le cas de la référence forcée, voire forcenée, à la clinique, pour fuir une difficulté, voire une impossibilité, chez les meilleurs, à articuler à leur pratique les développements de la doctrine. On en sait la raison, c'est de ne pas s'être donné la peine de se mettre à l'épreuve de ces développements dans leur analyse, grâce à quelques court-circuits prêtant à la facilité.

L'exposé se contente d'une ribambelle d'analogies réputées où l'interdit s'enlise dans les images de la clôture et de la limite avec leur corrélat de transgression inévitable. Ceci mâtiné d'une position métalinguistique de savant, comme de pédagogue qui en sait suffisamment pour percer à jour le comportement de ces groupes voués à son analyse objective. Rien qui ne rende fou mieux que cela, pour vous démontrer le contraire et l'inanité du savoir, réduit à ce savoir.

Nous n'avons rien contre l'objectivité, mais de quel objet s'agit-il ? Loin d'effleurer l'objet a, duquel d'ailleurs personne ne peut rien dire qui soit audible dans ce contexte.

On voit là les effets ravageants d'une épistémologie technicienne, certes érudite mais positivement simplificatrice. Elle n'est pas nocive de n'être que anti-psychanalytique, c'est à dire de méconnaître le matérialisme de la lettre qui se déploie depuis plus d'un siècle, après Hegel, mais surtout de favoriser la bêtise et la facilité, soit d'être un peu lâche. Il n'y a pas lieu de convaincre les fous.

Nous retiendrons, ensuite, la conférence autorisée de Mme C. Lafond, psychanalyste à Montréal, non seulement pour la témérité de bon aloi qu'elle manifeste de s'opposer à quelques énoncés de Lacan qu'elle récuse - il faut voir ce qu'elle leur substitue -, mais surtout pour le fait, étonnant, qu'au milieu de son exposé, se référant à Hannah Arendt, elle évoqua le totalitarisme, pour souligner comment cet auteur traite le phénomène totalitaire comme une énigme, manifestant son incompréhension.

Il y a des moments comme celui-ci où pour être proche d'une vérité nous savons qu'il n'est pas facile de la bien dire, mais nous avons appris à l'entendre, puisque c'est la définition du symptôme. Que Mme Lafond conteste la portée chez les petits garçons de la fonction phallique comme elle le dit, où sommes nous ? Ne pas l'admettre comme un dogme fait uniquement pour convenir au discours, certes, mais qu'elle n'en donne pas la raison, puisqu'elle l'interroge, pour en établir l'empan qui détermine le discours pour être de la psychanalyse, voilà en quoi nous pouvons nous trouver époustoufflé. Du début du siècle à nos jours, bientôt cent ans, émerveillons-nous de cette situation où de tel arguments de rejet pur et simple ont encore cours. Micux encore, lorsque cette dame dénonce aussi "la soumission à l'injonction de la parole", ce qui est louable, surtout si on tient compte du ton sur lequel cela est dit. Mais nous trouverions meilleur que la dénonciation, d'en rendre raison ici aussi, puisque la psychanalyse repose là-dessus, pour peut-être nous en détacher, et des conséquences de cette soumission. Avec cette raison freudienne, notre conférencière pourrait peut-être enfin faire le lien avec le risque de totalitarisme et la bonne manière d'y faire obstacle, autrement qu'en énigme. Car

le reproche adressé à Lacan en sous-main par ceux qui se raccrochent ainsi à la planche qui leur sert à flotter, reste diffamant tant qu'il n'est pas bien formulé jusqu'à son terme logique.

Nous avons fait remarquer à cette dame qu'à s'opposer ainsi au totalitarisme, elle aurait comme le disait Churchill aux européens au moment de Munich, l'indignité et le totalitarisme.

Nous sommes bien content d'être venu à Montréal rien que pour avoir entendu ça. A Paris, personne n'ose plus même murmurer de telles choses, si chacun partage les mêmes opinions, chacun de son côté, faute d'aucune formulation des raisons du clivage et de leurs conséquences. Ça n'empêche pas les tenants du discours analytique de dormir, surtout ceux qui ont pris de ce fait des responsabilités énormes, exorbitantes pour leurs moyens mentaux apparemment. Ils ne sont pas près d'apercevoir qu'au cas où cela se formulerait, ils sont d'accord avec ce à quoi ils croient s'opposer. Comment pourrait-il en être autrement faute d'une élaboration effective de la métapsychologie freudienne.

Pour le reste, nous n'en dirons pas plus, il suffit d'une journée, et le dimanche, J.P. Gilson ne nous a pas convaincu de l'utilité de la topologie dans sa clinique. Nous pensons, vu le reste, que sa nécessité s'impose tellement que pour ceux qui n'y sont pas encore venus - il n'y a qu'à attendre que ça leur vienne, c'est le cas de le dire, Vienne, peut-être, un jour.

Il y avait les amis fidèles, F. Pouppez, P. Smet, H. Coster qui ont bien parlé, mais ce n'est pas fait pour convaincre personne.

Il est juste amusant que Mme C. Lafond n'ait pas été présente le lendemain, comme cela est courant dans ce genre de rencontre, lorsque nous avons, nous-même, proposé de réfléchir, d'essayer de penser, de méditer peut-être, la condition Tarskienne d'emploi d'un prédicat de vérité en le rapprochant d'une remarque, en aparté, du petit Hans à propos du fait-pipi de sa petite soeur. Certains, dans l'auditoire, ont souligné qu'il était rare que l'on adresse ainsi, de l'intention du discours analytique, un tel chewing-gum, aux professeurs de philosophie qui se tiennent en dehors. Mais à quoi bon, si personne ne le mâche ni le remâche?

Mais à ce que ce soit dit, même à Montréal !

Françoise Samson.

A lire...

L'écriture ou la vie de Jorge Semprun (NRF, Gallimard, 1994).

Trois courts extraits parmi tous ceux qui mériteraient d'être cités, tant ce livre est remarquable, juste pour donner envie de le lire et pour en saluer la parution. Cette oeuvre ne peut manquer de regarder les psychanalystes.

"Ma maigreur ? Ils ont dû voir pire, déjà. S'ils suivent les armées alliées qui s'enfoncent en Allemagne, ce printemps, ils ont déjà vu pire. D'autres camps, des cadavres vivants.

Ça peut surprendre, intriguer, ces détails : mes cheveux ras, mes hardes disparates. Mais ils ne sont pas surpris, ni intrigués. C'est de l'épouvante que je lis dans leurs yeux.

Il ne reste que mon regard, j'en conclus, qui puisse autant les intriguer. C'est l'horreur de mon regard que révèle le leur, horrifié. Si leurs yeux sont un miroir, enfin, je dois avoir un regard fou, dévasté". (p.14)

Le Kaddish.

"Une voix, soudain, derrière nous.

Une voix ? Plainte inhumaine, plutôt. Gémissement inarticulé de bête blessée. Mélodie funèbre, glaçant le sang.

Nous nous étions figés sur le seuil de la baraque, au moment de ressortir à l'air libre. Immobiles, Albert et moi, pétrifiés, à la frontière de la pénombre puante de l'intérieur et du soleil d'avril, dehors. Un ciel bleu, à peine pommelé, face à nous. La masse à prédominance verte de la forêt, alentour, au-delà des baraques et des tentes du Petit Camp. Les monts de Thuringe, au loin. Le paysage, en somme, éternel, qu'avaient dû contempler Goethe et Eckermann lors de leurs promenades sur l'Ettersberg.

C'était une voix humaine, cependant. Un chantonnement guttural, irréal. (...)

Nous nous étions retournés vers la pénombre innommable, le sang glacé. D'où surgissait cette voix inhumaine ? Car il n'y avait pas de survivants, nous venions de le constater". (p.35-36).

"Le 5 août 1945, la veille du jour où Hiroshima avait disparu sous le feu atomique, j'étais tombé d'un train de banlieue. Au sortir de mon évanouissement il y avait des objets sur des étagères : c'est tout ce que j'aurais pu en dire. Mais je n'aurais même pas pu le dire, je ne savais pas que la parole existait. Je savais seulement qu'il y avait des objets et que je voyais ces objets. Bien que, à y mieux réfléchir, il m'eût été difficile de dire «je», car il n'y avait aucune conscience de soi dans cette situation. Aucune conscience de moi-même comme identité séparée. Il y avait des objets, c'est tout, un monde d'objets visibles dont la vision faisait partie, et je ne savais pas encore qu'on pouvait nommer ces objets, pour les distinguer. C'étaient des choses qui étaient là et c'est ainsi que tout a commencé. (...)

Mais je ne sortais pas du sommeil, je sortais du néant. Ainsi, soudain, il y a eu des objets. Il n'y avait jamais rien eu avant. Il n'y aurait peut-être rien après : la question ne se posait pas de toute façon. Il y avait simplement des objets non identifiés, non encore nommés, peut-être innommables. Dont le sens, la fonction n'étaient même pas obscurs, même pas opaques, tout simplement inexistants. Dont toute la réalité tenait dans leur forme et leur couleur, aisément différenciables.

Il n'y avait aucune possibilité de dire «je», à ce moment là, originaire en quelque sorte. Je n'existais pas : il, ce «je», ce sujet qui aurait regardé, n'existait pas encore. Il y avait le monde, un fragment infime de monde qui se faisait visible, c'était tout. Mon regard n'a surgi qu'ensuite. C'est la visibilité du monde qui m'a rendu voyant. Voyeur aussi, certes". (p.223-224).

Enseignements et Séminaires

Enseignements

Collège de la passe

La prochaine réunion aura lieu le jeudi 1^{er} décembre à 21 h, à la FTP, 83 boulevard Arago, 75014 Paris.

Espace, "Les mathématiques, la lettre et l'objet de la psychanalyse".

La prochaine réunion aura lieu le mercredi 14 décembre, à 21 h, à la FTP, 83 boulevard Arago, 75014 Paris.

Séminaires

- *Brigitte Lemérier* fera un séminaire qui a pour titre : "Introduction à la théorie psychanalytique : autour du graphe". Il aura lieu un vendredi par mois à 21 h 15 à la FTP, 83 boulevard Arago, 75014 Paris. Participation aux frais sur place.

Pour information : Tél. 42 40 72 93 , en fin d'après-midi. Voici les dates retenues : **les vendredis 16 décembre 1994, 20 janvier, 10 février, 17 mars, 7 avril, 19 mai, 9 juin, 30 juin 1995.**

- *Jean-Michel Vappereau* fera son "Cours de topologie en extension" **les mardis 15 et 22 novembre et le mardi 20 décembre** à 20 h 30 , 45 rue Sedaine, 75011 Paris (au fond de la cour 2^o étage).
Tél : 40 44 85 73 .

Éphémérides

Journée du 4 décembre 1994.

Matinée de travail de 10 h à 12 h 30.

Comment diriger la cure psychanalytique d'un enfant ?

Les personnes suivantes interviendront :

- Philippe Bagarry
- Bernard Dupérier
- Marie-Christine Nordez

Patrick Valas introduira la réunion et les débats seront présidés par Freddy Doussot.

Assemblée générale ordinaire à 14 h 30.

L'ordre du jour sera le suivant :

- Activités de l'École
- Élection du Secrétaire aux Publications.
- Questions diverses.

Cette journée se déroulera à la FTP, 83 boulevard Arago,
75014 Paris.